



<https://imagesdelaculture.cnc.fr/-/murs-de-papiers>

Attention, fragile !

Murs de papiers, d'Olivier Cousin

Migrants, clandestins, sans-papiers, exilés, réfugiés... derrière les mots jetés en pâture à l'opinion, des gens malmenés, maltraités à outrance. (...) Murs de papiers, d'Olivier Cousin, porte sur ces arrivants un regard fraternel et dénonce ce que la politique de non-accueil fait à ceux qui, désarmés, la subissent. Voyage au pays des Droits de l'Homme.

(...) A la manière de Frédéric Wiseman, Olivier Cousin se pose plusieurs mois à la permanence "séjour" de la Cimade à Belleville. A la violence bureaucratique, cette contre-institution oppose la bienveillance de bénévoles aguerris. Ceux qui attendent leur tour dans la salle d'attente ne sont pas des demandeurs d'asile mais des sans-papiers établis souvent de longue date en France. La plupart travaillent sans contrat ni droits dans le bâtiment, le nettoyage, la restauration. Beaucoup vivent en famille, leurs enfants vont à l'école. Bien qu'ils s'efforcent dans la vie quotidienne de ne pas attirer l'attention sur eux, ils ont accepté d'être filmés à visage découvert. A chaque refus de la préfecture, à chaque nouvelle démarche administrative, ils reviennent. Au bout de quatre ou cinq ans, ils sont devenus des "habitués". Ils se sentent ici en terrain de confiance. L'absurdité ne connaît pas de limites.

Sans-papiers n'est plus un adjectif s'appliquant à des personnes, c'est un statut, presque un métier. On exige d'eux une montagne de papiers : des feuilles de paie alors qu'ils travaillent au noir, des justificatifs de présence pendant dix ans alors qu'ils n'ont pas droit au séjour, des relevés bancaires, des avis d'imposition, des quittances de loyer. Tel qui vit en France depuis neuf ans vient de recevoir une OQTF (Obligation de quitter le territoire français). Le risque de se voir expulsé plane toujours.

Beaucoup de patrons surexploitent ces précaires parmi les précaires. Cette mère de famille africaine qui nettoie les chambres d'hôtel montre ses mains brûlées par les produits d'entretien, ses bras marqués par des ecchymoses. "J'ai pas le choix, je dois envoyer de l'argent à mes enfants, je peux pas m'arrêter un jour pour maladie sinon je perds le travail." La violence, moins visible ici que sur les trottoirs, n'est pas moindre. Par crainte des contrôles au faciès, une grand-mère n'ose pas prendre le train pour aller voir ses petits-enfants. A part ça, elle ne se plaint de rien. "500 euros par mois en comptant la retraite que je touche du pays, ça va bien", dit-elle en riant comme une petite fille. La jeune femme titulaire d'un mastère en communication, elle, n'est pas près de se résigner : "L'emploi, ce n'est pas mon problème, j'en trouve dans deux jours si j'ai des papiers." Elle est arrivée en France à l'adolescence, y a fait ses études. Elle n'a pas d'autre patrie. De quel droit lui barre-t-on l'avenir ?

Un couple d'ingénieurs vient d'arriver d'Algérie : "Pour nous, ça allait bien mais nous avons trois enfants. C'est bouché là-bas, ici, ils feront de bonnes études." Une toute jeune fille vient de passer la nuit avec ses parents dans l'entrée d'un magasin. Elle ne demande qu'à aller à l'école. En attendant, il faut un toit. Demain matin, vient de répondre le Samu social. Demain, c'est loin quand on vit au jour le jour.

Dans la cour, des enfants africains sautillent gaiement. Une mère tient un nourrisson sur les genoux. Avec la fillette plus grande qui se glisse parfois dans le champ de la caméra, elle s'est embarquée en Méditerranée à bord d'un rafiote libyen. "Il y a eu des noyés, oui, pas mal. La dame a côté de moi qui a rattrapé ma fille dans l'eau, elle s'est noyée. Quand l'eau entre dans le bateau, les gens ne devraient pas se précipiter d'un côté ou de l'autre, ils devraient rester assis à leur place." Elle s'estime chanceuse, ils avaient atteint les eaux internationales, ils ont été secourus. La vie continue, un nouvel enfant est né, elle sourit. L'enfer, elle sait ce que c'est. Elle a appris à

habiter l'inhabitable.

Retour dans un bureau pour un moment de grâce : une jeune femme radieuse passe pour remercier, elle vient de décrocher le graal, un titre de séjour. "La première fois que tu es venue nous voir, c'était il y a trois ans ou quatre ?" On s'embrasse.

La permanence est une goutte d'eau dans l'océan. Les militants de la Cimade le savent bien. Sans attaches partisans, ils ont un engagement humaniste. De leur poste d'observation, les anciens ont assisté au durcissement des politiques d'immigration. "Cela a commencé sous Sarkozy mais depuis, rien n'a changé, c'est même pire, ils ne nous écoutent pas. Toutes ces personnes, au lieu de leur faire perdre des années, on devrait être en train de les intégrer." Ils ne jettent pas l'éponge, ils ne peuvent pas. "Arrête-toi. Va te reposer !" dit une bénévoles à une autre à bout de souffle. "Tu as vu le nombre de gens qui attendent à côté !" Des deux côtés de la porte, la même endurance. Par le hasard de la naissance, les uns ont des droits, les autres non. Les privilégiés se sentent le devoir de partager. Murs de papiers a aussi ses lueurs d'espoir.

Faire entendre les voix de ces inaudibles, montrer ces invisibles, demande aussi de l'endurance. Olivier Cousin a filmé pendant un an. (...) Ce film est un témoignage précieux, une œuvre ambitieuse. Il s'est fait sans un sou, soutenu par des cagnottes et quelques donateurs. Raison de plus pour le montrer, le faire vivre. Attention, fragile !

Eva Ségal, novembre 2019.

Thématique [société](#)
[immigration sans-papiers](#)